

LA CARPE ET L'EPHEMERE

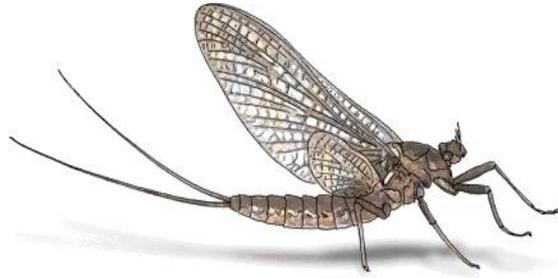
Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce
Jamais un lourdaud, quoiqu'il fasse
Ne saurait passer pour galant

Jean de La Fontaine

S O M M A I R E

- 1 – La carpe et l'éphémère
- 2 – La limace et l'escargot
- 3 – Le vanneau et le ramier
- 4 – Le fromage et Bruxelles
- 5 – Le ver luisant et le doryphore
- 6 – Le balai et la *soufflette*
- 7 - les perruches et les pies
- 8 – Le pavillon et l'HLM
- 9 – L'abeille et le frelon
- 10 – Les réformes
- 11 – Le football ; Un jeu ?
- 12 – Les rats et le changement climatique
- 13 – Le chêne et la draine
- 14 – Migration et le Becxit
- 15 – Le Blaireau et le renard
- 16 - Le coucou maltraité
- 17 - La cigale et le retraité
- 18 - L'abeille et le bousier
- 19 - Le crépuscule des insectes
- 20 - Adam et Eve

La carpe et l'éphémère



Dans le parc du château, hôte du grand canal,
Une carpe dormait, sur le flanc, fait banal,
Car ayant farfouillé pendant deux décennies,
Dans la vase du fond, pour un lot de daphnies
Deux pauvres crustacés, trois mollusques gités,
Sans rien trouver de neuf, nulle diversité,
Elle était résignée pour combattre l'ennui
A vivre entre deux eaux, à rêver jour et nuit.
Tant, à toujours nager, sans regarder le ciel
Le cœur est affecté d'un mal pénitentiel.
Seul divertissement à cette vie rangée,
Le touriste, l'été, vous donnant à manger
Du pain rassis, des chips et autre nourriture,
Davantage prisée des brèmes, des silures
Mais tout a une fin et la vase bourgeoise.
L'ennui se rompt, voilà que dans l'eau, on s'étonne.
La carpe réveillée par la métamorphose
De larves d'éphémères, soirée d'apothéose,
Se jette sur les nymphes, allant vers la surface,
Bouche en aspirateur, l'outil est efficace
En gobe par centaines, incroyable régal
Qui les prive du coup de mue imaginaire.
Au sein de la mêlée, l'une d'elles aborda

Le cyprin affamé et crûment décréta :
« Vous, carpes du canal, vivez jusqu'à cent ans,
Nageant très lentement pour voir passer le temps
Sans vif étonnement, sans le moindre désir,
Comme le prisonnier ne cherchant plus à fuir.
Nous, larves dans le fond, après deux ans de vie,
Passés à nous cacher car suscitant l'envie,
Attendons le moment, insectes minuscules,
De s'élever de l'eau, comme les libellules.
Face à l'astre solaire, une seule journée
De vol étourdissant nous est juste accordée,
Vol nuptial imposé pour la reproduction
D'éphémères mourant avec satisfaction ».
Fort peu impressionnée, notre carpe aspira
L'insecte beau parleur, acteur de son trépas.
La durée d'une vie est chose bien variable,
La carpe et l'éphémère en rien ne sont semblables
Un moment de folie et d'amour accompli,
Peut-on le comparer à un siècle d'ennui ?

La limace et l'escargot



Dans un jardin privé, une brune limace
Rencontra par hasard un escargot vorace
Déchiquétant les feuilles d'un pied de batavia.
Curieux, le gastropode poliment la convia
Au repas de verdure car désirant connaître
Pourquoi, sur son manteau, nul ne voyait paraître
De coquille enroulée servant de protection
Contre la sécheresse, l'orage de saison.
« Lors de la Création, » répondit la limace,
« Toute forme animale, sans égard pour la race,
Eut l'opportunité de demander au ciel
Un complément de pattes, d'antennes, un couple d'ailes.
Certains invertébrés, parmi les plus craintifs,
Exigèrent une coquille, espace privatif,
Une glande à mucus pour au mieux circuler
Et des facilités, pour à deux, copuler.
Les limaces dirent non à l'étrange coquille,
Dans laquelle on se tord, on se recroqueville
Préférant s'étirer et voyager de nuit,
Se cacher sous les feuilles en attendant la pluie ».
« Parole d'écervelée ! » se gaussa l'escargot
« Ma coquille me loge et me sert de frigo
Avec chambres et cloisons, totale isolation,

Evitant de mourir, l'été, d'insolation.

Bref, nous, colimaçons, vivons au moins cinq ans

Quand vous, en dix-huit mois, avez fait votre temps. »

Non vexée, la limace, prévint le prétentieux :

« Les escargots ici ne deviennent pas vieux !

Prends garde ! Beau parleur car le péril te guette

D'une vie écourtée, dans une cassolette ».

Survint le jardinier. Des deux gastéropodes,

L'un put se coquiller et l'autre jugea commode

De se laisser tomber et de faire le mort.

Capturée, la cagouille, hantée par le remords,

Reconnut son erreur et dut en convenir :

« Une jolie coquille est objet de désir. »

Paonner au jardin tout comme en société,

C'est échanger quiétude pour insécurité

.

Le vanneau et le ramier



Fuyant les premiers froids et le gel de l'automne
Un groupe de vanneaux s'arrêta en Essonne,
Pour, dans un frais labour, vermiller à loisir,
En quête d'un lombric, d'une larve à saisir.
L'un d'eux s'aventurant sur la grasse pâture,
Rencontra un ramier d'une fort bonne allure
A qui, sans préambule, il s'adressa, pressé
De connaitre pourquoi, la Saint-Luc écoulée,
Il n'était point parti, au-delà des montagnes,
Pour les plaines inondées de soleil, en Espagne ?
« Dieu m'en garde ! » indiqua le pigeon fort dodu.
« Il me faudrait avoir un esprit bien tordu
Car mes frères ailés, palombes en Pyrénées,
Sont tirés lâchement, par cents assassinés
Ou capturés aux rets à fines et traîtres mailles
Par des hommes à béret, espèces de canailles.
Voilà plusieurs étés, un ramier de génie
Ayant eu l'heur, blessé, de sortir d'agonie
Recouvra la santé et traversa l'hiver
Grâce au maïs des Landes et aux haricots verts.
Ayant rejoint, dès mars, la région parisienne,
Il y trouva bassins, arbres et statues anciennes,
Mille sortes de grains, du pain blanc et du riz.

Tout d'abord effrayé par le monde et le bruit,
S'installa parc Monceau, dans un vieux marronnier,
Y construisit un nid tressé comme un panier.
Puis en quête d'amour, volant de-ci de-là,
Pigeonne convainquit de mettre le holà
Au long et dangereux parcours de migration,
Pour ne se consacrer qu'à deux beaux oisillons ».
Le vanneau, étonné par cette soumission
A un mode de vie hors de la tradition,
Se gaussa : « vous, ramiers, à l'instar des bisets
Qui peuplent le métro, fientent sur la chaussée,
Le plumage terni, à l'odeur de diesel
Pourquoi le créateur vous a-t-il pourvu d'ailes ?
Vous êtes bien nourris, protégés et au chaud,
Mais pourquoi traînez-vous, au bord des caniveaux ? »
- « Qui t'as dit que Ramier équivaut à Biset ?
S'exclama le pigeon, exhibant son collier.
« Je bois l'eau des bassins, habite dans les branches,
Vais faire un tour au bois, mercredis et dimanches.
Bref, contrôlant au mieux le côté domestique,
Tu es, oiseau huppé, un peu fort en critique. »
Amusé, le vanneau crut bon de préciser
Qu'en fier voilier du ciel, il savait se méfier
Des grandes éoliennes en leurs pièges perfides
Et choisir le ver sain, loin de tout pesticide.
« En un mot, nous vanneaux, épris de liberté,
Tout comme l'alouette, fuyons la charité.
Tout en papillonnant au-dessus des halliers,
Notre cou irisé reste un cou sans collier. »

Sans plus argumenter, les oiseaux s'envolèrent
L'un au-dessus des toits, l'autre vers les tourbières.

Le fromage et Bruxelles



Au fond d'une vallée perdue des Pyrénées,
Solitaire, un berger blanchi par les années,
Vivait très humblement à côté de ses chèvres,
En vendant chichement un fromage au genièvre.
Une source d'eau fraîche et un bâti en pierres,
Entouré d'un haut mur, dévoré par le lierre,
Suffisaient à produire, entre mars et novembre
Un fromage fermier, fort affiné en chambre.
Palet rond, riche en baies, à croûte naturelle,
Régulant estomac et tension artérielle,
Au parfum délicat, à l'exquise saveur
Ce fromage corsé vous redonnait du cœur.
Paysans et touristes ayant fait le détour
Le trouvaient excitant, favorisant l'amour.
Mais voilà que soudain, arrivée de Bruxelles,
Par courrier officiel, une affreuse nouvelle
Vint imposer à tous des mesures d'hygiène
Face à des bactéries hautement pathogènes,
Actives et infiltrées dans nombre de fromages

En germes dangereux, invisibles et sans âge
Brucella, listeria, salmonella aussi
Censés vous mettre au lit, vous tuer sans merci.
Satisfaire à la loi, aux normes sanitaires
Requiert chambre stérile, énormes frigidaires,
Aération, hâloir et cuves inoxydables.
Le berger accablé, à l'humeur exécrationnelle
Alla voir au plus tôt Monsieur l'instituteur
Le priant vivement comme son bienfaiteur
De chiffrer le vrai coût de la loi scélérate
Injustement votée par un tas d'eurocrates.
« Mise en conformité ? Coût, trente mille euros !
Fromage à écouler par entiers tombereaux,
Personnel à louer, travail jusqu'à pas d'heure ! »
Explosa le berger, au comble du malheur.
Il vendit donc ses chèvres, arrêtant de produire
Un fromage local qui avait su séduire.
Vouloir par précaution tout uniformiser
En fromage, ma foi, c'est macadamiser,
Et remplacer crottin, pélardon, picodon
Par du plâtre insipide, un morceau de carton.

Le ver luisant et le doryphore



Au revers d'un fossé, un lampyre luisait
Quand un vent violent, l'emporta dans les airs.
La tornade calmée, le ver, fort épuisé,
Atterrit sur des plants de jeunes pommes de terre.
Caché sous une feuille, et de faim, tenaillé,
Il aperçut au loin une étrange bestiole
Un genre doryphore, en jaune et noir rayé,
Découpant hardiment feuilles et fins pétioles.
Désirant attirer l'ogre des solanées
Pour s'enquérir d'un lieu propre à se sustenter
D'un escargot rosé, d'une grasse limnée,
Le ver, à cet instant, de luire fut tenté.
Le doryphore vint, séduit par la clarté
De l'insecte annelé, à bout luminescent,
Sans élytres ni ailes, originalité,
Bref, un être fragile, peut-être évanescent.
« Où pourrais-je trouver un petit gastropode ? »
S'enquit le ver luisant, proche de l'anémie.
« Tout près, une rangée de jeunes chénopestes
Loge ces mollusques pégués et endormis »
Précisa l'insecte rayé, avec dégoût.
Le ver le salua puis lui fit un aveu :
« Les feuilles pour un ver n'ont pas le moindre goût

Et sont loin d'égaliser un escargot spumeux. »
Dix jours plus tard, le ver, pâle et fort tourmenté,
Rencontra à nouveau le dévoreur de feuilles
Pour l'informer, honteux, de cette adversité :
« Mon phare abdominal se réduit à vue d'œil
Et la nuit, n'émet plus qu'une faible lueur ;
Il ne pourra plus guère attirer jusqu'ici
Le mâle vigoureux qui fera mon bonheur. »
« Ne cherche pas plus loin l'objet de ton souci ! »
Affirma tout de go le savant doryphore.
« Ce champ fut arrosé d'un liquide chimique,
Inhibant sûrement ton précieux photophore
Comme il a dégradé de façon dramatique
L'éclat vif des couleurs dont est rayé mon dos.
Il te faut au plus tôt quitter ces lieux hostiles
Incognito, grimper sur le dos d'un mulot
Et retrouver dès lors l'usage de ta pile. »
Ainsi fut fait. Le ver, par un heureux hasard,
Retrouva un carré de fenouil biologique,
Appétit et lumière, et un mâle gaillard
Créant une lignée de vers, très prolifique.
Chose malaisée de se nourrir sainement.
Eviter pesticides, nitrates et OGM,
Requiert analyse et vrai discernement
Pour retrouver du goût et affirmer : ça j'aime.

Le balai et la soufflette



L'Automne finissant avec un coup de gel,
Les feuilles en tournoyant valent leur rituel,
Avant de s'entasser sur trottoirs et chaussée.
L'agent municipal, évitant de glisser
Armé de son balai en bois de cornouiller
Lutte avec la jonchée, sans trop l'éparpiller,
Purifiant le trottoir qui reste à dégager.
Après de ses enfants, il s'est même engagé
A faire un gros bouquet d'éclatantes couleurs
Mêlant tilleul, bouleau, hêtre, sur pique-fleurs,
Feuilles de marronnier, d'érable circiné,
Sujets à épingler pour être dessinés.
L'agent de propreté tout comme le facteur
Est un acteur de rue, un discret spectateur
Faisant de petits riens le plus de sa journée,
Le clin d'œil du passant, l'enfant attentionné.
Aujourd'hui, son balai, archaïque, est changé
Au profit d'un engin, véritable danger,

Porté par un souffleur casqué contre le bruit,
Moteur au dos, tube à la main, navrant produit
De la modernité, sans grand entendement,
Généralisant décibels et gaz d'échappement.
Soufflette, c'est son nom. On la tient d'une main
Son souffle surpuissant, agressif, inhumain,
Soulève végétaux, crottes sèches et mégots,
Rassemblés puis guidés à tire-larigot
Vers un aspirateur, broyeur en même temps,
Producteur breveté d'un bruit assourdissant.
Il est vaincu, l'agent, poète écologique,
Tant en rapidité qu'au plan économique.
Captieux arguments ! La pénible Soufflette
Accouchant dans le bruit d'une chaussée bien nette
Attaque nos poumons, nos tympanes, Maléfique !
Rendez nous les douceurs du balai biologique !

Les perruches et les pies



Dans un jardin public, fréquenté par les pies,
Des perruches à collier, oiseaux de la savane,
Volatiles grégaires, purs migrants d’Ethiopie,
Etablirent leur nid dans le tronc d’un platane.
Margot, d’abord ravie par l’élégant plumage
Tout de vert coloré, au collier émeraude,
S’inquiéta peu après de l’incessant tapage
Causé par les perruches, en leur vol de maraude.
Par des cris incessants de viles gargotières,
Le jardin fut changé en lieu de non repos,
De métro une gare, un marché de mégères.
Un comité de pies déclara : « c’en est trop !
Nous sommes ici chez nous ! Le parc et ses bouleaux
Nous sont aires de jeux, dortoirs et nourriture !
Si nous avons chassé étourneaux et corbeaux
Ce n’est pas pour offrir douce villégiature
A des immigrants verts, de bruyants malotrus
Volant en escadrille et dormant dans un tronc.
Allons à cet instant demander aux intrus
De quitter leur refuge et fuir les environs ».
Les perruches alertées par ces jacassements

Leur gros bec menaçant à l'entrée de leur nid
Délégèrent l'une d'elles, qui sans agacement
Expliqua clairement : « toutes ici réunies,
Depuis l'aéroport où nous étions captives,
Nous fûmes libérées par la menotte habile
D'un jeune enfant, œuvrant de manière furtive.
Echappant aux faucons et autres volatiles
Nous survolâmes champs, routes, prairies et bois,
La vallée de la Seine, pour arriver ici.
Nous avons apporté éveil, bonheur et joie
Aux enfants des cités, de Saint Ouen au Plessis.
Les pies non satisfaites, en nombre s'indignèrent :
Vos coutumes étrangères et propres aux immigrés
Seront fort acceptées en pays d'Angleterre
Où tout oiseau mal né, peut trouver à son gré
Refuge et nourriture dans les champs et cités.
Déçues par l'injustice et l'ignorance crasse
De ce groupe de pies, aux moyens limités,
Les perruches en bon ordre quittèrent les agasses,
Pour attendre en banlieue, loin de toutes critiques
L'effet d'un changement social et climatique.

Le pavillon et l'HLM



En banlieue parisienne, un ancien pavillon,
Fait de briques et meulière, avec joli jardin,
Trou d'eau à nénuphars, allée de gravillons,
Espace engazonné et rosiers en gradins,
Contentait pleinement ses deux propriétaires.
Lui, coupait aux ciseaux toute herbe indésirable,
Fleurs séchées, pissenlits, végétaux ordinaires,
Et traquait l'escargot, mollusque détestable,
Avide prédateur de fraise et de laitue.
Elle, arrose les tiges à l'eau de savon noir,
Terreur des pucerons et poison qui les tue.
Deux braves retraités, ayant le ferme espoir
De vivre encore longtemps des moments idylliques
Ici, loin de l'ardeur des foules citadines,
Au cortège bruyant de nuisances endémiques
Entraînant céphalées et flux d'adrénaline.
Or, un beau jour de mai, un projet d'extension
De l'habitat social - soit trente appartements :
Un immeuble fatal ! - est mis en construction.

C'en est bientôt fini de l'Eden l'agrément.
Malgré tous les efforts du couple, décidé
A sauver du malheur rosiers et plantes grasses,
Un air plein de ciment terrasse l'orchidée
Et réduit le jardin à une aire sans grâce.
Les travaux terminés, le vieux, plein de patience,
Erige derechef haies, sapins et bouleaux
Pour, des voisins, éviter au mieux ingérence
Et regards indiscrets... Hélas ! Les bombes à eau,
Les canettes de bière et autres incongruités
Atterrissent bientôt des balcons des étages.
Le couple exaspéré par tant d'indignité
Va se plaindre au gardien de ces nombreux outrages
Effeillant leurs rosiers et souillant leur gazon.
En vain, car ce gardien a beau se gendарmer
Menacer les fautifs, leur parler de prison,
Le jardin, chaque nuit, de déchets est orné.
Le gardien, accablé : C'est la lutte des classes
Entre riches bourgeois, logés en pavillon
Et, en immeuble gris, la pauvre populace ...
Il est là le motif de vos dégradations.
Le vieux couple, abattu, n'eut d'autre alternative
Que de déménager en région montagneuse
Avec comme voisins des moutons en estive
Et le paisible son de cloches harmonieuses.
Les inégalités sont choses universelles,
Et contre, il faut lutter au nom des droits de l'homme !
La mixité sociale et son décret Pinel,
Ne doit pas effacer comme d'un coup de gomme
Le respect que l'on doit aux seniors retraités
Qui n'aspirent jamais qu'à la tranquillité.

L'abeille et le frelon



Au bord d'un champ fleuri de lavande et de thym,
Les abeilles veillaient, dès le petit matin,
A l'entrée de leur ruche, en craignant l'agression
D'un nouvel arrivant, de mauvaise intention,
L'asiatique frelon, *vespa velutina*,
Qu'un potier négligent, chez nous, achemina
Par un colis précieux venant tout droit de Chine,
Exotique présent, mais qui vous assassine.
Trouvant provende, suc, fruits, insectes et nectar
S'installa le frelon pour un nouveau départ,
Volant éperdument en petits pelotons
Et accrochant partout ses grands nids de carton.
La reine des abeilles, assez préoccupée
Par le pénible sort d'ouvrières éclopées
De larves malformées et la perte cruelle
D'un cent de butineuses, amputées de leurs ailes
Par d'odieux pesticides et virus pathogènes,
Annonça gravement : « Il suffit de nos gènes !
Il nous faut dans l'instant fuir ce nouveau malheur,
Rassemblons notre essaim, et partons pour ailleurs ! »
Les abeilles valides escortèrent leur reine,

On prit un poulailler comme nouvelle arène.
Devant cette invasion, la gente gallinée
Accourut vivement, se sentant menacée
Et prête, de son bec, à tuer chaque abeille.
La reine dit au Coq : « Beau Sire, un conseil !
Toi et tout ton harem craignez fort le renard ?
S'il s'approchait d'ici, ce sont nos mille dards
Qui feraient de sa gueule un brasier fort cuisant,
Vous protégeant à vie du Goupil malfaisant. »
Les poules caquetaient. Le coq, lui, demanda :
- Tu veux nous protéger avec ton armada ?
Fort bien. Mais à quel prix mets-tu la protection ?
- Nous n'attendons de toi que l'élimination
D'une armée de frelons, redoutable péril,
Qui décime l'essaim, nous contraint à l'exil.
Tes poules en sont friandes et ces hyménoptères
Pour vous, désirable becquée, nous sont misère.
Stationnaire est leur vol pour choisir leur victime,
D'où coup de bec facile et un régal en prime ! »
Poules et Coq exigèrent un jour de réflexion
Maître renard, le soir, fit une apparition.
Foin des hésitations et foin de magistrat !
De défense mutuelle, on signa le contrat.

Un nouvel ennemi est toujours un poison !
Faut-il, pour le réduire, entrer en déraison ?
S'allier à contre-emploi ? Comme poule et abeille,
Faites-le hardiment pour garder le sommeil.

Les réformes



Le bon roi Charlemagne, féru de connaissances,
Désirant éduquer depuis leur tendre enfance,
De ses sujets, les fils, autant pauvres que riches,
Requit artistes et moines pour cultiver la friche
De ces petits cerveaux, laissés à l'abandon,
Leur inculquant l'amour de la lecture, un don.
Ensemble ils défrichèrent de façon syllabique,
Un b.a. ba, axé sur l'écoute phonique,
Technique à succès, pas le moins rabâchée,
Qui induira plus tard la méthode Boscher.
Mais l'esprit de certains est parfois dérangé
Touchant tout aussi bien l'ignare que l'agrégé.
Le mode alphabétique dut laisser place nette
A la méthode globale, sorte d'entourloupette
Basée sur la mémoire, l'idéo visuel
Qui fait du plus doué un aigle accidentel
Mais, pour l'enfant lambda, le couche sur la liste

De nombreux praticiens, Psy et Orthophonistes.
Il fallut vingt-cinq ans pour juger affligeant
Le global déchiffrage, par de jeunes enfants,
De phrases inconnues, images indivisibles,
Phrases, par cœur apprises, mais incompréhensibles.
Chose semblable advint pour les Mathématiques
Modernes devenues, à base de logique,
Censées développer le pouvoir d'abstraction
Par paire et singleton de réel ou fonction,
Créant un univers d'axiomes ensemblistes,
Théorie mal reçue car jugée élitiste.
Les parents, frustrés de n'y comprendre goutte
Réagirent. La réforme fut à son tour dissoute.
Mais voilà qu'aujourd'hui, au niveau du collège
On prône l'égalité, la fin du privilège
D'être fort à Neuilly et faible à Bobigny,
D'être ici reconnu, ailleurs d'être banni.
L'enseignement pratique interdisciplinaire
Est censé niveler les résultats scolaires.
La large autonomie des Etablissements,
Oubliant grec ancien, latin et allemand,
Met à disposition des programmes nouveaux,
En histoire et français, quel que soit le niveau,
Un accompagnement très personnalisé
Autorisant l'élève à se réaliser.
L'excellence pour tous dans le collège unique
Ignore Normale Sup tout comme Polytechnique.
Par le bas niveler, voie de facilité,
Ne peut améliorer que la médiocrité.
A réforme à succès, il faut rendre un hommage,
Mais combien de méformes ont conduit au chômage ?

Le Football ; un jeu ?



Quand le jeu de football arriva d'Angleterre,
Pratiqué au début sur terrain militaire,
Chacun comprit alors que l'enjeu consistait,
Ballon mené au pied avec agilité
Par passes ajustées et feintes inattendues,
A s'approcher du but hardiment défendu
Et d'un shoot surpuissant, lobé ou aérien,
Expédier le ballon hors des mains du gardien.
Amateurs, les joueurs n'avaient point de salaire
Les perdants offrant seuls, une tournée de bière.
Aujourd'hui le football, profession devenue
Est un sport de seigneurs à très haut revenu,
Joueurs du Mercato ne pensant qu'à l'oseille,
Adulés du public, à Paris ou Marseille.
La justification de salaires abusifs
A lieu en choisissant au sein du collectif
De véritables stars, puis en communiquant
En des termes ciblés et voulus convaincants,
Bref, un nouveau langage, par « voilà ! » ponctué

Constitué de mots et phrases institués :
"Tacle et sérénité, râteau et petit pont,
Envelopper sa frappe en première intention,
Passe au goal en retrait et passe décisive",
Exclusion du joueur, en cas de récidive.
Sous le regard du coach à l'estomac noué,
Au milieu du terrain, le ballon est gardé
Comme en démonstration, oubliant l'objectif
De s'approcher du but, élément décisif
Pour transformer en goal une rare occasion.
Deux fois concrétiser devient une exception
Joueurs et supporters sont prêts à batailler,
Pour la moindre injustice l'arbitre se voit raillé,
Fair play, esprit sportif sont des mots dépassés.
Toute confrontation a son lot de blessés
Sur terrain et gradins l'on commence à cogner
Peu importe le jeu ! Il s'agit de gagner !

Les rats et le changement climatique



Quand le sol s'endurcit et l'eau devint plus rare
Les rats en assemblée face à ce cauchemar
Convoquèrent le ban de la gent animale
Pour un caucus à but environnemental.
Ecoutant doléances des grands et des petits
Du lapin, du hibou jusqu'à l'humble souris
Il y a, dirent-ils, des solutions pratiques
Pour limiter l'impact des méfaits climatiques.
Ainsi lombrics et taupes, fatigués de creuser
Un sol difficile à perméabiliser
Choisirent d'émigrer aux abords d'un marais.
Le lapin de garenne qu'un moindre bruit effraie
Répugnant à bouger, animal casanier
De feuilles de nénuphar tapissa son terrier
Pour conserver au mieux un peu d'humidité.
Voilà ! dirent les rats, pure lucidité !
Le pic et le hibou conjuguant leurs efforts
Créèrent dans leur nid une sortie au Nord.
Ecureuil et lérot, hors toute hibernation
Se déclarèrent prêts pour une épilation.
Les souris affirmèrent qu'il n'était pas question
De quitter les greniers, laisser leurs provisions ;
La gent trotte-menu s'approchera sans peur
Des lieux climatisés et des ventilateurs.
Fort bien ! dirent les rats, mais avez-vous songé
Qu'un long défaut de pluie représente un danger

Séchant les potagers, privant de nourriture
Tous les êtres vivants qui peuplent la nature.
Pour subsister au mieux, rangez-vous à l'idée
De loger en cités, et cela sans tarder.
Caves, celliers, cuisines, cabanes de jardin
Sont autant de lieux sûrs pour calmer votre faim.
Préférez le logis de personnes âgées
Avec mauvaise vue et vivres mal rangées.
Un chat vint à passer : disette il y aura
Faute au nombre excessif de souris et de rats,
Tous pillards, scélérats ! Un rat fort en critique
Héla directement le félin domestique :
Toi, animal servile qui perds ta liberté
Pour deux doigts de pâtée, tu n'es pas invité.
D'un bond le chat fut sur le rat et le tua.
En matière de climat, l'accord a minima
Est un acquit aisé. Veut-on aller plus loin ?
Comme entre chat et rat, on devient assassin.

Le chêne et la draine



Dans le parc du château, un chêne centenaire
Sert de lieu de repos aux espèces ailées,
Sansonnets, ramiers, pies et autres oiseaux grégaires
Viennent là pour un chant ou un nid installer.
Novembre est arrivé, mois des premiers frimas
Et mois de migration. Grives litornes et draines
S'y posent volontiers, ayant fait grand repas
De baies blanches de gui, toutes très riches en graines
Qu'on retrouve gluantes au sein des déjections,
Prêtes à se fixer sous forme de grumeaux
Sur l'écorce nouvelle et, par sève succion,
À se nourrir pour croître et devenir rameaux.
Séduit par le doux chant des oiseaux migrants
Et de boules de gui, habillé pour l'hiver,
Druidique parement charmant le promeneur,
Le chêne se rengorge à tant d'amis divers.
Mais voilà qu'au printemps le fier arbre connaît
Un désenchantement : Que de feuilles absentes !
Ses hautes branches ont de sève, été sevrées
Par le gui surnourri de manière insolente.
Le chêne n'y peut mais et au fil des années,

Sa ramure est de boules un peu plus envahie
Assurant aux oiseaux, couvert et déjeuner
Mais sur branches et rameaux soudain privés de vie.
La draine innocemment en propageant le gui,
Véritable cancer, tue lentement son hôte.
Méfiez-vous du manteau, don d'un nouvel ami
Qui, protégeant du froid, en fait, vous déculotte.

Migration et le Becxit



Parmi la gent ailée, retour de migration,
Ramiers, vanneaux, mauvis, martinets et bruants
Se plaindront en chœur, de la raréfaction
De grains, insectes et baies, autrefois abondants.
Coupables désignés : un excès de chaleur
Asséchant rus, marais, et un sol induré,
Prison pour les mollusques et animaux fouisseurs.
Chacun fut désormais prié d'énumérer
Lieux de provende et d'eau sur son parcours ailé.
L'insectivore veut moustique et éphémère
Le granivore, manne en champs d'avoine et blé
Toutes données jugées d'emblée prioritaires.
Entre pays nordiques et contrées de soleil
Le migrateur eut l'heur de choisir à son gré
L'insecte, ver ou grain, moteur de son éveil,
Permettant de gagner son site d'émigré.
Plusieurs années durant, la solidarité
S'exprima librement dans les restos du bec
Au creux des oliviers, des saules et karités
Offrant chenilles, blé, maïs, larves et fruits secs.
Mais un couple râleur de sarcelles d'hiver
Venu directement des bords de la Tamise
Vint rompre cet accord, suivi par les cols verts
Prétextant des vanneaux, sur les vers, la mainmise.
Tout ce qui vole et plane au pays d'Angleterre

Décréta un Becxit, un non manger commun,
Des voies de migration des moins communautaires
Et des destinations où domine l'embrun.
S'isolant, les oiseaux chers à sa Majesté
Affrontèrent chasseurs, disette, sol gelé,
Et, plumage terni, se mirent à contester
Le Becxit qu'il fallait pour sûr remodeler.
Mais sur le continent, soudés, les limicoles
Refusent, de l'accord, le brut détricotage
Où de simples canards hors de tout protocole
En repoussant contraintes exigent avantages.
Alors ? Alors, l'ennui, la routine, le baigne
Décident grues, courlis, goélands et souchets
A demander l'asile à la proche Bretagne
Qui leur fut accordé s'ils voulaient y nicher.
Partager sa pâture au-delà du Channel
Est soit prise de bec soit un rognage d'ailes.

Le Blaireau et le renard



Au cœur de la forêt, un blaireau occupait
Un terrier assorti de multiples entrées,
Deux chambres bien garnies de litière guipée,
Reliées par réseau de galeries cintrées.
L'animal passe là l'essentiel de son temps
A dormir ou rêver fuyant l'éclat du jour
Mais dès la nuit venue, fouisseur impénitent,
Il déguste lombrics, guêpes et topinambours.
Museau au sol, tout ouïe, l'odorat en éveil,
Il traque la souris, ne dédaigne aucun fruit
Puis au petit matin, gagné par le sommeil,
Regagne son terrier et se couche sans bruit.
Vint un jour où fuyant limiers et vénerie
Un renard demanda refuge pour un temps,
Le blaireau, complaisant, lui montra galeries
Et chambre inoccupée, l'enjoignant vivement
D'adopter règle et mœurs propres aux mustélidés,
D'éviter de souiller du terrier les abords,
D'associer à prudence, haute fidélité.
Le goupil bien logé, sur tout tomba d'accord
Mais aux bonnes intentions dûment manifestées
Succédèrent oubli, ruse, grogne, rapine
Et sans-gêne, os rongés, excréments, saleté
Troncs et arbustes proches embaumés à l'urine.

Ecœuré le blaireau rompit ses relations
Avec ce canidé, qui comble d'arrogance
Invita sa renarde en sa parturition.
Le puant s'incrustant, crût la désespérance
Du blaireau dépité dont le choix décisif
Fut de quitter son gîte et de partir ailleurs
Où creuser un terrier à usage exclusif
Loin de tout animal et potentiel chieur.
Vivre en colocation n'est pas tâche facile
Choisir un compagnon ne doit rien au hasard
Offrir à l'étranger, sur sa mine, un asile
Peut transformer la vie en affreux cauchemar.

Le Coucou maltraité



Quand les dinosauriens, suite à l'évolution
S'élevèrent, ailés, au-dessus des marais,
Il leur fallut opter, non sans hésitation
Pour un chant et aussi un plumage chamarré.
Tout couple s'accorda, en bec et envergure
A préciser son choix, la gamme de couleurs
Parmi formes et teintes habillant la nature,
Et un lieu d'habitat, du pôle à l'équateur.
Voulant se distinguer ou paraître branchés
Pélican, calao, jabiru, avocette
Misèrent sur un bec joliment affiché ;
Paon et paradisiaire, aras et grande aigrette
Adoptèrent un plumage aux reflets enchanteurs
Huppe ou ocelles et puis rémiges de gala.
Arrivé en retard, le coucou n'eut pas l'heur
De choisir un plumage et un chant de fiesta.
Restait une livrée, boudée par l'épervier
Et puis, à répéter, deux notes originales
Mais objets de lazzis de voisins gougnaifiers
Rendant leurs relations aussitôt infernales.
Accablé, le coucou désira se venger

De l'injustice faite à lui et ses semblables.
Sa femelle, indignée, désira déroger
Au besoin de couvrir, sans se sentir coupable :
Un nid de rousserolle avec œufs incubés
Sera sa cible. Un œuf elle s'en va ôter,
Pour y mettre le sien, tout à la dérobee.
A peine éclos, voilà en train d'escamoter
Les œufs du passereau, un robuste oisillon,
Qui reste seul ainsi à jouir de la becquée,
D'un couple qui, berné, joue les Amphitryon.

De collègues, toujours, l'injuste traitement
Provoquera rancune et désenchantement.

La cigale et le retraité



Un retraité du Nord, saturé de brouillard
Visita la Provence en un beau jour de mai
Et succomba au charme, enivré de nectar
De la fleur d'oranger et du thym parfumé.
Trouvant un cabanon entouré d'amandiers
Une terrasse ombreuse à la sieste propice
Où seul soufflait un vent frisant les oliviers,
Il donna ses euros, certain du bénéfice.
Mais foin, l'été venu, d'une paisible sieste
Car un cent de cigales allant cymbaliser
Est pour le retraité, une inattendue peste.
Capturer l'une d'elles ? Ô tâche malaisée !
L'insecte transparent, se fond avec l'écorce
Et l'aile repliée, cesse de striduler,
Invisible à l'intrus. Là gît toute sa force.
Le bonhomme à l'affût, sans se dissimuler
Interpelle l'insecte, en maudissant son chant
Monotone et rythmé de couteau qu'on aiguise.
La cigale s'explique : en terre, ces cinq ans,

Larve puis chrysalide, adulte enfin...! Surprise !
Un mois, je n'ai qu'un mois pour chanter, exaltée,
Séduire une femelle et la rendre gironde
Et me gaver de sève en toute liberté
Avant de repartir pour une nuit profonde.
L'homme comprend, ancien mineur, cigale humaine
Creusant toute une vie des veines de charbon,
Qu'en retraite aujourd'hui, au soleil, quelle aubaine
Il veut jouir, sans limite, et que tout lui soit bon.
Le chant de la cigale est celui du bonheur
D'un accomplissement trop bref, un court moment.
Vous ne pouvez dormir ? Faites-lui une fleur
Mettez deux boules quies, outils d'apaisement.

L'abeille et le bousier



En bordure de haie, une abeille estivale
Attirée par la fleur d'une orchidée sauvage
Croise un bousier poussant une boule fécale.
Tête au sol, arcbouté, l'insecte coprophage
Sa pelote devant, chemine sans ciller
Obstiné sur sa route et tournant les obstacles
En direction du nid où, toute émoustillée
L'attend en galerie à nombreux réceptacles
Sa promesse pour pondre au pied de la pelote
Des œufs logés au chaud qui, larves devenues
N'ont cessé de grandir et pour cela bouillonnent
Le crottin nourrissant les faisant nymphes nues.
L'abeille butineuse enivrée de nectar
Apostrophe, écœurée, le noir coléoptère:
"Comment peux-tu goûter, à l'instar des cafards
La merde, l'excrément, le fumier de la terre?
Et tu te traînes au sol ! Pourquoi as-tu des ailes?
Moi, volant sans effort du trèfle à l'acacia

Recueillant le pollen en ouvrier modèle
Je concocte ce miel que l'Égypte apprécia
Réservant à ma reine une gelée royale".
Placide, le bousier, du haut de sa pelote
Calme et serein répond. "Point de bousier vassal !
Je vais où bon me semble et ne suis pas chochette.
Ma bouse parfumée est un fertile engrais
Je trie, je poubellise, en pro du nettoyage
Et mes ailes et mon nez je sais les intégrer
Pour trouver, amasser en un savant mixage
Excréments, pourritures et autres saletés
Dont l'odeur nauséuse en leur trop d'abondance
Eût rendu ton travail, fort amer et vicié.
Etrangère à l'amour, née pour la dépendance
Esclave de la reine, ta vie n'est que labeur
Deux mois te sont comptés avant de disparaître
Quand bousier, devant moi, j'ai trois ans de bonheur
Pour choisir chaque jour, satisfait de mon être
Un chemin, une épouse et mon garde-manger.
Esclave programmée pour fabriquer du miel
La surface des choses, il faut la dépasser
Toi qui voles et butines où dit ton logiciel
Sois lucide, veux-tu, pense, fais une pause
Envie donc le bousier qui voit la vie en rose

Le crépuscule des insectes



Voilà nombres d'années qu'au bout d'un long voyage
On ne voit plus nos pare-brise maculés
De bouts d'ailes et de pattes, effroyable broyage
D'insectes insoucians, qui tant noctambulaient .
Piérides, coccinelles, insolites lucioles
Heurtées sur voie ferrée, insectes vrais appâts
Ne sont plus aux moineaux, avides de bestioles
Qu'un simple apéritif, à défaut d'un repas.
Tipules et bourdons, carabes et taupins
Éphémères, hannetons, où donc sont-ils allés?
Le riche agriculteur pour accroître son bien
Le pesticide au poing les a éliminés
N'épargnant de ce fait ni pollinisateurs,
Abeilles et papillons, ni ses alliés encore
Comme syrphes et chrysopes, purs exterminateurs
De pucerons, chenilles et autres doryphores.
Aujourd'hui, poissons, veaux, vaches, cochons, couvées
Le cœur de nos apports du jour en protéines
Sursaturé d' hormones est fort contaminé.
Elles ont abandonné, les belles limousines,
Leur plateau des mille vaches pour la ferme modèle
Où immobiles en box, privées de liberté

Elles rêvent tristement à la blanche asphodèle
Qui parfumait leur lait. Finie l'herbe broutée
Qui donnait à leur chair son goût de serpolet,
Et leur viande aujourd'hui, si fade et amollie,
Imite le poulet gavé de granulés.
Croissance des cités, dans ton règne établie,
Toi, Nature abîmée, toi, Surpopulation,
Ajoutées au péril d'un climat perturbé,
Vous allez transformer notre alimentation.
Goûter le gras termite et le gros scarabée,
Élevés en casiers ou bien en ensilage
On y vient forcément, faudra s'en régaler
Bouillis, frits, brochetés, ou mixés en potage !

Adam et Eve



Quand Adam fut chassé du divin Paradis
Le Très Haut lui montra, dedans la Voie lactée,
Une planète bleue, à peine refroidie,
La Terre, riche en eau, quasi inhabitée,
Hormis des bactéries et autres animalcules
Arrivés par hasard, du Big Bang le produit,
Grand éparpillement de toutes molécules.
Vierge était la planète, et de jour, et de nuit,
Quand Dieu dans sa bonté autorisa Adam
Et Eve sa compagne, à choisir à leur gré,
Plantes et animaux en nombre concordant,
Requis en Paradis et sommés d'immigrer
Sur le globe aplati, restant à découvrir.
Eve sélectionna les plantes exotiques
A l'envoutant parfum, et prêtes à fleurir,
Oranger, seringat, lilas et véronique.
Plus prosaïque, Adam, commença par chercher

Fruits, plantes, crustacés, pour leur faim endiguer,
Que Dieu leur imposait, punition du péché.
Il offrit pomme à Eve, aussitôt subjuguée,
Et prolongea alors, de manière éternelle,
Une vie d'autrefois, mortelle devenue,
Par un pouvoir nouveau : coït ou bagatelle,
Où mâle prend femelle, en étreinte charnue,
Guidée par phéromones et quartiers de la lune.
Yahvé œuvra ainsi pour équiper chacun
D'un sexe fonctionnant, avec contrainte aucune,
Une à deux fois par an, impératif commun
A toutes les espèces ! Eve alors expliqua
Que si entre homme et Dieu, l'amour est permanent
Un couple humain, dès lors, ne cause aucun tracas
A désirer s'aimer plus de deux fois par an.
Elle devint ainsi féconde chaque mois,
Adam lui prodiguant amour et protection,
Toujours cueillant, chassant, et pêchant à la fois,
Et tous deux pouponnant avec abnégation.

Voilà pourquoi, plusieurs milliers d'années plus tard,
Nous sommes aujourd'hui, sur Terre, sept milliards.
